L'Union de la Louisiane-Orleans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. — NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 17 AOUT 1891. — 64ème Année

Dufour de Pontet, Propriétaire-Editeur.

Entered at the Post Office at New Orleans, La Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 17 AOUT 1891.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

L'article de M. Crispi sur "l'Italie, la France et la Papauté."

On écrit, de Londres, le 30 juillet, au *Journal des Débats* :

L'éditor de la *Contemporary Review*, ayant refusé de communiquer au correspondant du *Journal des Débats* les bonnes feuilles de l'article de M. Crispi, c'est à d'autres que s'adressent les remerciements de votre correspondant pour l'obligeance qui lui permet de vous donner une rapide analyse de cet article.

M. Crispi intitule son article: *l'Italie, la France et la Papauté*, et débute par un aveu. Il reconnaît être l'auteur de l'article de mois de juin, publié dans la même revueil et signé: "Un homme d'Etat italien," article écrit en réponse à celui qui avait passé en avril et dont l'auteur se cachait sous la signature de: "Un homme d'Etat européen". Cela posé, l'ancien ministre italien déclare être fier des injures que lui a values son article du mois de juin de la part de la presse française; puis faisant appel au calme, il invite ses adversaires à étudier les faits sans pas ou et sans amour-propre. Il aurait pu ajouter sans méthode, car son article est diffus et confus, et l'on a de la peine à voir, avant la fin, où M. Crispi veut en venir.

Revenant sur son article de juin, il énumère les points auxquels il a répondu, se plaint de la façon dont il a été traité en France par Napoléon III qui l'a fait arrêter et se défend d'avoir changé de foi politique. Il fait mainte le procès de ceux qui voudraient établir un gouvernement italien et affirme que la République n'est désirée en Italie que par ceux qui sont opposés à l'unité nationale.

Par un enchaînement de souvenirs et une récapitulation des événements de 1848, 1859 et 1866, M. Crispi arrive à la question de la Papauté à laquelle est consacrée toute la partie véritablement intéressante de l'article.

M. Crispi soutient qu'en 1887 l'Italie était sur le point de combiner un modus vivendi avec le Pape quand la France est intervenue et a fait avorter ce projet, parce qu'elle ne voulait pas qu'il y eût une réconciliation entre le Pape et l'Italie. Il paraît que, reprenant une vieille idée de M. Thiers, le gouvernement français voulait ressusciter la question romaine et créer une fédération d'Etats italiens indépendants. Cela conduisit à la fameuse conspiration de 1889 dont le but était d'amener le Pape à s'enfuir de Rome et à se réfugier en France.

On se rappelle avec quel luxe de détails M. Crispi a raconté ce complot dans un article précédent et l'incrédulité avec laquelle on accueillit cette soi-disant révélation. Sans donner de nouvelles preuves, sans apporter de nouveaux faits, M. Crispi affirme l'existence de la conspiration, comme il dit et ne voit pas pourquoi on refuse d'y croire puisque M. Thiers a dit, dans un discours prononcé le 22 juillet 1871: "Si ce prisonnier (Pie IX), comme on l'a qualifié, devenait en exilé, oh! je me bornerais à lui déclarer, à la face du monde: "La France vous est toujours ouverte."

Cela, avec quelques lettres d'un prélat qui habitait Paris, fournit à M. Crispi une preuve convaincante qu'en 1889 la France voulait que le Pape quittât Rome pour se réfugier en France. Mais il y avait des obstacles à ce fameux projet. En premier lieu, le Vatican aurait préféré comme refuge l'Espagne à la France, ainsi que l'a dit maintes fois le *Moniteur de Rome*; ensuite, la circulaire du cardinal Rampolla, adressée aux puissances catholiques pour les fêtes en l'honneur de Giordano Bruno, déclarant que le séjour de Rome était devenu impossible au Pape, ne trouva guère d'accueil qu'en France. Cela était inusitat. Le 29 juin, le Consistoire secret se sépara sans avoir rien décidé. Quant au Pape, il hésitait à causé de l'incertitude de retour.

Laissant un moment le Pape, M. Crispi passe à la triple alliance et déclare, ce qui n'est pas nouveau, qu'elle n'est point son œuvre. Quoiqu'on en dise, les hommes d'Etat italiens sont dévoués à l'intelligence et de bonne sens. Ils savent qu'une France forte entre les Alpes et le Rhin est indispensable à l'équilibre européen. Que la France soit calme, qu'elle accepte sans irritation ni jalousie le nouvel arrangement territorial de l'Europe", et qu'au lieu de vouloir être la maîtresse des nations, elle se contente d'être leur sœur, et tout ira pour le mieux.

En ce moment, en ce qui concerne l'Italie et la France, il n'y a, entre ces puissances, qu'une seule question sérieuse, la question du Pape, la question romaine, autrement dit. Mais M. Crispi ne voit pas ce que le Pape a à gagner en s'appuyant sur la France, car l'Italie, en observant scrupuleusement les garanties de la loi du 13 mai 1871, a prouvé que le Pape a des garanties suffisantes pour l'exercice de son pouvoir religieux, que son autorité est intacte et incontestée, même alors que, dans des Encyclopèdes violentes, il attaque le sentiment national et les droits du gouvernement civil. Et, à l'appui de son dire, M. Crispi cite ce mot de Jules Favre: "Je ne sache pas de gouvernement en Europe qui consentît à offrir au Pape de semblables garanties de liberté."

Un journal français, la *Gazette de France*, disait récemment à M. Crispi que, s'il est si bien disposé envers la France qu'il le dit, il n'a, pour le prouver, qu'à sortir de la triple alliance. A cela M. Crispi répond qu'il n'est plus au pouvoir et qu'il n'a pas de conseils à donner à son successeur; mais que cependant, si l'on veut pas de l'effet, il faut supprimer la cause. Or, la cause de l'attitude de l'Italie et de son entrée dans la triple alliance est que la France a toujours l'intention de soulever la question romaine.

Il faut, dit-il, à l'Italie, l'assurance que la France ne dirigera pas un jour une seule expédition contre Rome et qu'elle ne soumettra pas aux puissances européennes, ainsi qu'elle l'a promis, la question du Vatican. En France, la question romaine est toujours ouverte... La fleur où la France veut se considérera plus comme la fille aînée de l'Eglise, l'Italie, l'ainée des nations catholiques et se vignant qu'après elle, et on dira sans fait disparaître cet élément de défiance et de suspicion, l'Italie ne sera plus exposée à voir violer son droit, et, vis-à-vis, il pourra y avoir lieu de discuter la question de savoir si elle devra se rattacher de la triple alliance. Mais tant qu'il existera un élément de défiance et de suspicion, il est de son droit et de sa fortitude, et il n'a le droit de mettre en question ses actes. Le moment de prendre Rome aux Italiens et de la restituer au Pape est-il venu? Il est moins grave que ne serait l'occupation réelle de la ville par une armée étrangère!

C'est là le point saillant de l'article de M. Crispi. On s'est trompé en attribuant à diverses causes l'entrée de l'Italie dans la triple alliance. Il n'y en a qu'une seule, selon M. Crispi: c'est la question romaine. Le jour où la France renoncera à l'espoir qu'elle nourrit, parait-il, de rétablir le pouvoir temporel du Pape, ce jour-là, l'Italie changera de politique et sera l'ami de la France, comme M. Crispi lui même.

Car M. Crispi se hait point la France, quoiqu'on ait dit, et il a bien soin de rappeler qu'en 1879 il a déclaré qu'une guerre entre la France et l'Italie serait une guerre civile. C'est donc lui faire injure, c'est une injustice que de lui prêter des sentiments hostiles à la France.

Avant de conclure, M. Crispi tient à rectifier quelques erreurs. Il est faux d'abord, comme on l'a dit, que le roi et la reine aient désiré le traité d'alliance avec les deux empires et que, en Italie, cela ait fait mauvais effet. La royauté est populaire dans ce pays à qui l'on pourrait imposer la République, mais qui ne la réalisera jamais comme le gouvernement de son choix. On a soutenu aussi que le Pape et une République d'accord seraient. Cela est absurde: le Pape et la République sont la négation l'un de l'autre.

Autre erreur à rectifier: en France, selon M. Crispi, que personne ne désire pour faire la guerre; mais la France est irritée, mécontente; elle veut être l'arbitre de l'Europe, et elle souffre de voir tant d'obstacles sur son chemin: l'Italie et l'Allemagne sont des obstacles; la Grande-Bretagne est un obstacle, parce que, unissant sa flotte à celle des autres puissances, elle maintient la liberté des mers. "L'Europe a soif de paix, et d'ont pour la préserver que les grandes puissances se sont mises d'accord dans un but de défense et qu'elles s'opposent à toute tentative, à toute provocation pouvant amener une guerre."

Ici se trouve un amusant anachronisme qui prouve que M. Crispi a fait des corrections et des additions à son article au dernier moment. En effet, l'article est daté de: "Naples, 10 juin 1891." Cela n'empêche pas M. Crispi de faire une allusion à la visite de Guillaume II à Londres et au discours qu'a prononcé le lord-maire le 10 *juillet*, et de dire que les paroles du premier magistrat de la Cité prouvent que la définition de la triple alliance donnée par M. Crispi est correcte. Evidemment, M. Crispi, tout homme d'Etat qu'il est, partage l'opinion continentale populaire que le lord-maire de Londres est un grand personnage politique exerçant une influence considérable sur les destinées du peuple anglais.

Pour finir, M. Crispi, cite le livre de M. de Chaudordy pour démontrer que la richesse de la France n'est pas impérissable, et il termine son article par ces mots:

Cela compris, donnons-nous la main, mettons-nous d'accord, faisons disparaître toute cause de dissension, non pour nous, mais pour le bien des deux pays.

Et il signe: CRISPI.

Le comble de la précaution:

C'est, pour une femme écrivain, de mettre des bas bleus à ses pattes.... de mouche!

Un monsieur *s'attrape* avec un ouvrier.

—Laisse-donc, lui dit sa femme, des gens de bas étage!

—Ah! mince! riposte l'ouvrier, de bas étage, et je loge au huitième! ah! flûte alors!

A la salle d'armes.
Deux amateurs se disputent.
—Qu'y a-t-il? demande le maître d'armes.
—Oh! c'est sans importance; nous nous disputions à propos.... de bottes.

X... est mourant depuis plusieurs années, et n'en a pas moins la manie de demander à chacun quelle mine il lui trouve.

Z.... A qui il vient de dire: "Comment ami-le aujourd'hui?" lui dit:
—Très bien: Tu es d'un bien plus beau vert!

Chez le marchand de vins:
—Pierre, as tu tué le ver, ce matin?
—Je l'ignore; en tout cas, il doit être rudement étonné par les cinq verres que je lui ai lancés sur la nez.

Fable-express:

Blanc lion se sustentait d'un morceau de veau froid.
"Vendrez vous avec, lui dit la cuisinière.
"Un cornichon!—Parfait! c'est la sauce, ma chère."
MORALITÉ.
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.

Simple question:
—Quel est l'ouvrier le plus dur?
—Le boucher, car il aime état!!

Sur le boulevard:
1er cocher.—Dis donc, t'as pas deux pièces de dix sous?
2e cocher.—Deux pièces de dix sous! Si je les avais, je serais aux bains de mer!

SIGNAUX D'INCENDIE.

5 Harmonie et Tchoupitoulas.
6 Washington et Chippewa.
7 Marché de la rue Nauvième.
8 Carondelet et Huitième.
9 Prytanée et Neuvième.
12 Magnolia et Washington.
13 Sixième et St-Denis.
14 Poste de la Cie de Pompe No 22.
15 Poste de la Cie de Pompe No 23.
16 Poste H. et L. Co. No 1, Jackson.
17 Constance et Première.
18 Magazine et St-André.
19 Ste-Marie et Tchoupitoulas.
21 St-Charles et Première.
23 Dryades et St-André.
24 Marché Keller.
25 Jackson et Collège.
26 Jackson et Liberté.
27 Deuxième et Dryades.
28 Jackson et Laurel.
29 Levée, Orange et Richard.
31 Henderson et Peters.
32 Poste de la Cie de Pompe No 12, Tchoupitoulas.
33 Thalie et Levée.
34 Poste de la Cie de Pompe No 1, Hester.
35 Chippewa et St-James.
36 Station de Police du 2ème Precinct.
37 Race et Magazine.
38 Melpomène et Camp.
39 Richard et Annonciation.
41 Station des Ecuries, St-Charles.
42 Marché Dryades, Melpomène.
43 Franklin et Erato.
45 Camp et Calliope.
46 Poste de la Cie de Pompe No 6.
47 Clématite et Front.
48 Peters et St-Joseph.
51 Constance et Erato.
52 Camp et St-Joseph.
53 Poste de la Cie de Pompe No 18, Calliope.
54 Remparts et Bloud.
56 Calliope et French.
57 Magnolia et Erato.
58 Julie et St Charles.
61 Terpsichore et Franklin.
63 Pied de la rue Lafayette.
64 Camp et Poydras.
65 Julie et Dumaine.
71 Pied de la rue Julie, Dépôt du L. & N. R. R.
72 Canal et Levée.
73 Magazine et Girod.
74 Natchez et Tchoupitoulas.
75 Hôtel de Ville.
81 Canal et Camp.
82 Girod et Baronne.
83 Poste de la Cie de Pompe No 13, rue Perdido.
84 Carondelet et Commune.
121 Remparts et Canal.
122 Remparts et Poydras.
124 Poste de la Cie de Pompe No 14, rue Commune.
125 Workhouse, rue Girod.
126 Claiborne et Poydras.
127 Commune et Rochablave.
128 Miro et Lafayette.
134 Poydras et Front.
141 Bienville et Vieille-Levée.
142 St-Louis et Royale.
143 Poste de la Cie de Pompe No 7, Dauphine.
145 Bourgogne et Toulouse.
146 Poste H. & L. Co. No 4, Bassin.
151 Canal et Robertson.
152 Bienville et Johnson.
153 Derbigny et Bienville.
154 Station des cars, rue du Canal.
156 Priour et St-Louis.
214 Vieille-Levée et St-Philippe.
215 Station de Police, Place Jackson.
216 Hôpital et Dauphine.
217 Poste de la Cie de Pompe No 10, Dumaine.
231 Tremé et Esplanade.
232 Remparts et Esplanade.
234 Tremé et Ursulines.
235 Poste de la Cie de Pompe No 21, Claiborne.
236 Chemin du Bayou et Claiborne.
237 Station de Police, Prison de Parnasse.
241 Poste de la Cie de Pompe No 3, Esplanade.
242 Ste Anne et Miro.
243 Manufacture de Stern, François.
245 Pont du Bayou et Esplanade.
247 Chemin du Bayou et Bergundia.
252 Marigny et North Peters.
253 Poste de la Cie de Pompe No 9, Esplanade.
312 Station de Police, Champs-Elysées.
313 Bagatelle et Esplanade.
314 Bons-Enfants et St-Antoine.
315 Bons-Enfants et Champs-Elysées.
316 Claiborne et St-Bernard.
317 Lapeyrouse et Miro.
412 Lesharpe et White.
413 Remparts et Espagne.
414 Poète et Urquhart.
415 Mandeville et Claiborne.
416 St-Antoine et Claiborne.
513 Pressé à Coton et Levée.
514 Marché Washington.
515 Louisa et Remparts.
612 Poste de la Cie de Pompe No 24, rue Dauphine.
613 Dauphine et Indépendance.
614 Station des cars, Pologne.
615 Chemins des Etats Unis.
616 Royale et Dauphine.

FEUILLETON.

COLIBRI.

Grand roman inédit.

—PAR—

FRANCISQUE ALLOMBERT.

DEUXIEME PARTIE.

VINGT ANS PLUS TARD.

(Suite.)

A quoi dois-je l'honneur de votre visite, monsieur le comte? demanda-t-il à Hernandès.

Il avait imaginé de l'appeler M. le comte, comme cela, tout de suite.

Hernandès sourit.

—Monsieur Berlanger, dit-il, ma visite va vous paraître singulière. Je m'intéresse d'une façon très vive à Mlle Colibri, que tout Paris vient de sacrer grande artiste. Vous savez combien les curiosités s'avivent autour de ces noms qui brillent soudain comme des étoiles, on a fait autour de Colibri bien des légendes. Je n'en veux retenir qu'une, qui vous fait grand honneur: on dit que la jeune et brillante artiste est une enfant perdue que vous avez trouvée sur une route et que vous avez gardée et élevée avec un soin admirable.

Berlanger interrompit Hernandès avec une certaine humeur.

—Je me demande, dit-il, de quoi se mêlent tous ces gens-là!.... Colibri est ma fille, monsieur.... Je suis son père et Madame Berlanger, ma femme, est sa mère.... Vous pouvez l'affirmer bien haut!

On se souvient que, lorsque, dans la première partie de ce récit, la troupe Berlanger avait recueilli sur la route de Bourg à Pont-d'Ain la pauvre Edmée, prête à devenir mère, les comédiens avaient perdu une petite fille déjà connue et aimée dans toute la région où ils transportaient leur théâtre et qu'ils appelaient Colibri; c'est le souvenir de la petite morte qui avait valu ce nom à l'enfant de la folle.

Pour, les Berlanger s'étaient attachés à elle comme si elle avait été leur.

Maintenant, ils tremblaient qu'on vînt la leur reprendre, et c'est pourquoi Berlanger avait imaginé de la substituer à la première Colibri et de déclarer tout simplement que c'était son enfant.

—C'est curieux, continua le père Berlanger en s'adressant à Hernandès, qu'on veuille obstinément faire de cet enfant le produit d'un miracle; nous pouvons prouver quand on voudra que c'est notre fille, et nous avons tous les papiers pour cela.

Malgré lui, Hernandès se sentit troublé par ces paroles; quelque chose tombait de son cœur qui lui faisait mal: une petite fleur y avait poussé, fleur d'espoir, que les paroles de vieillard arrachaient avant qu'elle se fût ouverte.

A ce moment, Mme Berlanger entra. A peine avait-elle salué Hernandès que Juliette se précipitait, venant du dehors, rouge, essoufflée, ébrue.

—Vous ne savez pas ce qui vient d'arriver dit-elle d'une voix précipitée.... Eh bien! notre voisin, M. de Someville, vient d'être ramené en voiture.... Il paraît qu'il est blessé qu'il a perdu tout son sang, qu'il va mourir!

Le mouvement inquiété de la rue avait attiré l'attention de Colibri, qui était dans sa chambre.

Elle venait précisément pour demander à Juliette de quoi il s'agissait.

Elle entendit ces dernières paroles, s'approcha en chancelant, et, sans voir l'étranger qui était là, s'écria d'une voix haletante:

—Mon dieu!.... Est-ce vrai!.... Monsieur de Someville.... Georges.... mourir!

Et toute pâle, elle porta la main à son cœur, eut un petit cri étouffé et s'affaissa, évanouie.

Tous se précipitèrent vers elle.

Mme Berlanger la saisit dans ses bras et Juliette lui prit la tête.

A moitié fou, le père Berlanger tournait à droite, à gauche, vivait sur lui-même sans savoir ce qu'il faisait.

Hernandès s'approche de Colibri.

On l'avait déposée dans un fauteuil.

Ses yeux étaient fermés; ses lèvres à demi-closes, laissaient voir ses dents nacrées, très blanches, très serrées; sa poitrine était immobile: elle semblait ne plus respirer.

Angoissées, Mme Berlanger et Juliette étaient comme prosternées vers elle, l'appelant désespérément.

Hernandès tira de sa poche un mince flacon d'argent, très petit: il l'ouvrit avec précaution.

—Laissez-moi faire, dit-il.

Il y avait dans sa voix un accent de douce autorité: les deux femmes le laissèrent s'approcher de Colibri.

Il se pencha sur elle et lui fit respirer le flacon ouvert.

Les bras de la jeune fille s'agitèrent, ses yeux s'ouvrirent, ses dents se desserrèrent, un peu de couleur rosée monta à son visage; elle murmura quelques mots.

Etonnée, elle regardait maintenant cet homme, dont le visage était tout près du sien et qu'elle ne connaissait pas.

Quand Hernandès la vit revenue à la vie, il se releva brusquement.

Il était très troublé, car il avait cru voir dans ces yeux qui venaient de s'ouvrir et qui s'étaient fixés sur lui passer, comme un souvenir d'autrefois, l'âme de sa fiancée, l'âme d'Edmée de Givres!

Colibri resta un instant interdite, les regardant les uns après les autres, solicitant une réponse à une anxieuse interrogation qu'elle n'osait pas exprimer.

Puis, comme si la mémoire lui était revenue tout d'un coup, elle éclata en sanglots, avec des larmes abondantes:

—C'est bien dit Hernandès; il faut qu'elle pleure pour être soulagée.

—Mais pourquoi? demandaient ensemble Berlanger, sa femme et sa fille, pourquoi souffres-tu? pourquoi pleures-tu?

Colibri avait caché son visage, et, d'un geste impatient de la main, elle leur faisait signe de se taire, de la laisser pleurer.

Ce fut Hernandès qui répondit pour elle.

—C'est la nouvelle apportée sans préparation, et très exagérée, d'ailleurs, de la blessure de M. de Someville qui a produit cet effet.

Les Berlanger regardaient leur visiteur, se regardaient entre eux sans comprendre.

La voix douce et grave de Hernandès parut apaiser un peu la douleur de Colibri: elle devina en lui un secours, un soutien, un aide, et son regard, se fixant sur lui, semblait lui dire:

—Vous pouvez parler, vous!

—Monsieur de Someville, continua Hernandès, s'est battu en duel pour défendre Mademoiselle. Je sais son nom et j'ai été son témoin. Il est blessé, mais il ne mourra pas; sa blessure guérira.

Colibri releva son visage qu'un rayon d'espérance illuminait soudain.

—Merci, merci pour elle!.... Georges!.... Et il ne mourrait pas!

Cette mots ravissaient son âme, et elle était joyeuse de la preuve d'amour que lui avait donné Georges, heureuse de savoir maintenant que sa vie n'était pas en danger.

—Je pense, dit-il, que le monsieur de Someville défendait ma fille! s'écria Berlanger.... C'est ma mission à moi, et mes bras n'ont pas débilé!

Il était sincère, il était ému, mais, malgré cette sincérité et cette émotion, il se dressait en pleine tragédie.

—Mr. de Someville aime votre fille, répondit simplement Hernandès.

Une triomphante expression de reconnaissance infinie brilla dans les yeux de Colibri. Hernandès se sentit pénétré jusqu'au pour par ce regard d'ange.

—Il l'aime!! répétait Berlanger, qui se promenait en tempête dans la petite chambre.... Il l'aime!.... Allons donc! encore un caprice de fraluquet qui s'imagine que parce que Colibri est au théâtre il en fera facilement la conquête, qu'il n'aura qu'à se présenter pour l'avoir.

Jamais Mme Berlanger, qui regardait la jeune fille, ne l'avait vue agitée d'une douleur pareille à celle qu'elle parut éprouver en entendant les paroles de Berlanger.

—Père, tais-toi, s'écria Colibri.... tais-toi.... Je l'aime!

Elle dit ces mots: "Je l'aime!" la poitrine soulevée, les lèvres tremblantes, frémissante de cet amour, fière de ce sentiment dont elle se sentait grandir.

—Toi? s'écria le bonhomme les bras en l'air.

Mais Mme Berlanger s'interposa.

—Oui, elle! je le sais moi, et que veux-tu dire?.... Il ne t'a sûrement pas de l'avoir vue presque morte, n'est-ce pas?.... Mais de quoi te mêles-tu donc, je te le demande?

Sous le regard courroucé de sa femme, Berlanger redevint humble et soumis; ses bras tombèrent avec ses gestes; il courba la tête et balbutia:

—Moi!.... moi!.... Je ne me mêle de rien.... C'est fini, je ne dis plus un mot.

—Eh! oui, tais-toi, commanda Mme Berlanger d'un ton bref et qui n'admettait aucune réplique.

Puis, elle prit Colibri dans ses bras, l'assit sur ses genoux et, caressante, avec des câlineries maternelles, elle lui dit:

—Oui, ma mignonne, oui, mon bijou, tu as raison.....Sois sans crainte..... Tu as entendu monsieur qui affirme que M. de Someville guérira. Il le sait bien, lui; c'est la vérité, ma chérie!

Hernandès s'approcha de la jeune fille et lui prit la main.

Leurs regards se croisèrent.

Il y avait dans celui de Colibri un remerciement qui venait de l'âme, et dans celui de Hernandès une ineffable bonté.

Puis, Hernandès s'excusa auprès de Berlanger, prit congé de lui et sortit, songeur.

Il trouva Chédoine qui l'attendait à l'angle de la rue.

—Eh bien! demanda ce dernier.

—Ce n'est pas elle! répondit Hernandès avec un soupir; c'est la fille de ces braves gens, mais je voudrais bien que ce fût la mienne.....Elle est digne de Georges de Someville, et Georges me paraît digne d'elle.... Vraiment, j'étais fou de supposer que je retrouverais aussi facilement celle que je cherche depuis si longtemps!

Et il ajouta:

—Pourtant, il m'a semblé un instant que dans ses beaux yeux je revoyais le regard d'Edmée!....

Chédoine ne disait rien, marchant à côté de son ami, le laissant tout entier à son rêve.

A la suite d'Hernandès, Cani était sorti brusquement de la maison de la rue des Feuillantines, où il était entré d'abord avec les curieux; puis, il avait causé avec son amie la concierge.

Il suivit les deux amis jusqu'à l'entrée de la rue Saint-Jacques.

Là, il s'approcha de Chédoine, et, tranquillement, il lui demanda:

—Est ce qu'il a bien du mal, m'sieu de Someville!

Chédoine regarda ce grand gamin effilanqué, à l'allure débraillée, et se contenta de lui répondre:

—Que veux-tu, toi?.... En voilà une mine de coquin!.... Veux-tu bien te sauver!

Pendant que Chédoine et Hernandès, qui avaient hélé une voiture, se rendaient vers la rive droite, Cani, qui l'apostrophe d'André n'avait guère écouté, se mettait en retournant vers la rue des Feuillantines:

—Me voilà en faction pour un moment dans ce quartier.... Il va falloir soigner la petite.... Le patron est joliment décidé.... Moi, j'vas pousser à la roue pour en finir, mais faudra qu'il paye bien!

XV

LA RUPTURE.

Quand le rideau s'était baissé sur le dernier acte, au Théâtre des Revues-Dramatiques, M. de Givres, qui avait assisté à la fin de la pièce sans rien comprendre, sans même rien entendre, sortit précipitamment de la loge, entraînant avec lui sa femme, surprise de cette hâte et qui insistait pour saluer Hernandès et le remercier.

D'une voix presque brutale, le comte répétait:

—Rentrons!

Hernandès, qui connaissait bien la raison du trouble de M. de Givres, fit comprendre toute sa pensée à Solange dans un regard qu'il lui adressa et qui voulait dire:

—Résignation encore, mais espoir et courage.

Solange devina cette exhortation muette, et, regardant à son tour Hernandès, elle fit monter toute sa reconnaissance dans ses yeux.

Le comte fut en esprit, et sa main fiévreuse se ferma dans un geste de rage, pendant qu'il murmurait des mots que son émotion et sa colère hachaient en saccades.

Dans la voiture, il ne dit rien; il resta comme prévoyant une scène en rentrant à l'hôtel, songeant à se dérober dès la rentrée aux obsessions de son mari.

Ils étaient arrivés.

Comme elle avait quitté son chapeau et son manteau et qu'elle se préparait à entrer dans son appartement, le comte la retint par le bras, la main de M. de Givres s'abattit brutalement sur son bras et, d'une voix sourde, il lui dit tout bas:

—Ecoutez moi!

C'était la première fois que la comtesse de Givres subissait un pareil geste; elle tressaillit à ce mot de son mari.

Il était méconnaissable.

Sa figure était contractée, son œil assombri; une colère grondait en lui, prête à jaillir comme une lave brûlante.

—Quel est cet homme? demandait il.

—Quel homme?

Il éclata, comme si cette interrogation était un outrage.

—Cet Hernandez! cet ami de votre frère! cet Américain qui joue un personnage mystérieux et énigmatique!

—Vous le connaissez aussi bien que moi, répondit tranquillement Solange; c'est l'associé de mon frère et son bienfaiteur..... Eu autrefois André et en le mettant à même de racheter le passé, il nous a rendu, à nous, pères et mon, un service dont nous lui serons jamais assez reconnaissants.

—Et c'est pour cela sans doute, c'est pour le remercier, dit en ricanant M. de Givres, que, dès les premiers jours il son arrivée, vous vous vous dévouez à lui!

—Que vous voulez vous dire, Monsieur? demanda Solange, qui n'osait pas croire à une pareille injure.

—Je veux dire, continua le père M. sappris éloquemment la vérité..... Vos dévouements n'y feront rien..... Cet homme est sur lui et que je vais reprendre dans ta maison ma vie de jeune fille.

Hernandès, quand il revint de la rue des Feuillantines où il avait eu, à cause du duel de Georges, une entrevue avec Mme de Someville et les Berlanger, trouva dans Solange installée dans la maison de son père.

André Chédoine était allé chez un de ses amis pour s'entendre avec lui dans le but d'obtenir une invitation de la Lorelly à la fête qu'elle donnait lendemain en son hôtel de la rue du Prony: c'était l'occasion cherchée par Hernandès d'approcher Fernande.

Solange reçut l'ami de son frère comme elle aurait reçu son frère lui-même.

Depuis le jour où elle l'avait rencontré à la table de son père, sa pensée était entrée en elle avec une sympathie puissante, avec une sorte de pressentiment de son cœur qui lui disait que cet homme aurait dans sa vie à elle un rôle souverain.

Elle se sentait gagnée par une confiance absolue en lui.

Aussi lui dit-elle tout de suite, simplement, comme elle l'avait dit à son père, qu'elle avait abandonné l'hôtel de M. de Givres pour n'y plus retourner.

En le regardant, elle pensa aux soupçons que le comte avait fait poser sur elle et sur cet homme à qui elle parlait, et un trouble confus l'agita dont elle se sentit rougir.

Aussi simplement qu'elle avait parlé, Hernandès lui dit:

—Vous avez bien fait, madame!

Un moment ils restèrent silencieux.

Hernandès portait sur son front le reflet de sa tristesse intime.

Les appréhensions dont il avait été agité en allant au duel entre Georges de Someville et M. de Saimine et dont il n'avait rien laissé voir, la blessure du jeune homme, les malédictions que la pauvre mère avait proférées à l'évocation du passé, puis, enfin, le chagrin de voir un beau rêve détruit, alors qu'il n'était encore qu'à ébauché, la déception d'apprendre qu'il était impossible que Colibri fut l'enfant désiré et cherché, toutes ces impressions qui s'étaient superposées pesaient sur son cœur et l'étreignaient douloureusement.

Solange aussi était pâle et affligée.

Mais elle ne voulait point revenir sur la résolution qu'elle avait prise.

Ce dénouement valait encore mieux que de perpétuer la peine d'une vie que la passion sauvage du comte et ses injures rendaient intolérable.

Mais pourquoi avait-elle été la victime du sort injuste!

Elle qui se sentait dans tout son être une grande tendresse aimante et dévouée, elle qui aurait donné à l'homme digne d'elle le bonheur paisible et doux, elle avait été condamnée à l'union sans espoir!

Maintenant, c'était fini.

Une lampe unique brûlait sur la table et faisait un rond de lumière au milieu de la place; les coins du salon étaient dans l'ombre.

Il voyait les yeux de la comtesse brillants de colère, et animés d'une ferme résolution.

Il était lui-même comme étourdi de cette violence brutale par laquelle il avait été soulevé.

Un domestique entrait, effaré, qui regardait ses maîtres.

La comtesse reprit vite son sang-froid.

—Ce n'est rien, dit-elle; ce cri m'est échappé à la suite d'une douleur aiguë, inexplicable, qui m'a traversée et qui a disparu..... Retournez dans votre chambre.

Le domestique avait à peine fermé la porte que Solange prit un meuble où étaient déposés des bibelots de toutes sortes,—objets d'art, curiosités exotiques,—un poignard à la lame brillante, à la pointe acérée.

Le comte la regardait.

Alors, d'une voix très calme, elle lui dit:

—Je ne veux subir ni vos atteintes, ni votre présence..... Si vous faites un seul pas pour marcher sur moi, je me frapperai de cette arme et je tomberai à vos pieds..... Je ne sais pas ce que les paroles de M. de Hernandès ont pu éveiller dans votre mémoire, faire surgir dans votre passé, mais je vous ai vu pâlir et vous troubler comme sous le coup de la peur ou du remords..... Vous n'apparaissez maintenant comme capable de tout.... Ce nom que vous m'avez donné et que j'ai porté comme une croix, je vous le rends; il a fait mon malheur, il ferait ma honte.... Je vous ai dit que le jour où vous me feriez subir un outrage immérité, je sortirais de votre maison pour n'y plus jamais revenir. L'heure a sonné. Demain, je ne serai plus ici.

Et, tenant l'arme dans sa main résolue, Solange passa devant le comte de Givres, qui demeurait maintenant immobile, comme hébété.

Il entendit la porte se fermer, avec le bruit de la clef tournant dans la serrure.

Autant sa passion l'avait animé, tout à l'heure, autant, à cet instant, la déception l'abattait.

Qu'avait elle parlé de remords? Pourquoi avait-elle fait allusion au passé? Et, décidément, quel était donc cet homme qui avait connu Aubert et dont la voix avait évoqué devant les yeux de M. de Givres la scène sinistre du crime sur la route déserte,—cette scène qu'il croyait connue de lui seul?

Hernandès lui avait dit dans la loge, au théâtre:

—Pauvre Aubert connaissait l'assassin de son père!

C'est en frissonnant que le comte de Givres entendait encore ces paroles.

Etait-il donc, cet homme étrange, venu pour la Justice, pour la vengeance?

Puis, M. de Givres se rappela le regard qu'Hernandès et Solange avaient échangé, et une rage de jalousie le ressaisit.

Le comte vivait dans le perpétuel désir de sa femme. Son imagination la lui représentait toujours comme il avait désiré qu'elle fût.... Son amour, s'exaspérait de sa froideur, où il ne voyait que le dédain de son amour.

Si Solange répondait dans le monde à un compliment, il croyait trouver dans son regard un dédain d'elle-même à celui qu'elle regardait.

La haute nature, fière, grave et douce, les yeux profonds et parfois illuminés d'Hernandès lui avaient fait impression, et, parce que Solange, troublée, avait mis son émotion dans un regard, il avait conclu que c'était lui le choisi, l'élu.

Et cette pensée le jetait, quittait pas, douloureuse et obsédante.

Il regardait du côté de la chambre de Solange avec la sourde envie de se jeter sur la porte de cette chambre, de l'enfoncer, de prendre violemment cette femme qu'il voulait, de la dompter par la force, de la vaincre par des cris.

Mais il la savait énergique et courageuse. Ce n'était pas une vaine menace qu'elle avait faite. Elle tiendrait sa parole et se tuerait à ses pieds plutôt que de céder.

Le comte de Givres rentra dans son appartement en disant:

—Cet homme mystérieux est mon ennemi: par tous les moyens, je dois me défendre contre lui.

Le lendemain matin, dès la première heure, très simplement vêtu, une épaisse voilette d'anglaise sur son visage, la comtesse de Givres sortit de l'hôtel de la rue du Faubourg Saint-Honoré.

Elle appela la première voiture vide qui passait et se fit conduire chez son père, avenue des Champs-Elysées.

M. Chédoine se levait quand son valet de chambre lui annonça que Mme la comtesse de Givres demandait à le voir.

Cette arrivée matinale la surprit d'une étrange façon et, prévoyant un malheur, il se hâta de s'habiller.

Il vint à sa fille, les bras ouverts.

La pâleur de Solange, encore plus que la terrible scène de la veille, brisée par la fatigue de la nuit sans sommeil qui avait suivi, le trouble.

—Que t'est il donc arrivé? demanda-t-il.

—Je te reviens Solange comme autrefois, lui répondit sa fille simplement; il n'y a plus de nouveau de Givres!

Alors, elle raconta la conduite du comte, l'outrage qu'elle avait subi et l'irrévocable décision qu'elle avait prise de rompre avec son mari et de ne plus le revoir.

M. Chédoine était indigné.

—Tu as raison, ma fille, s'écria-t-il, tu resteras chez moi..... Tu es placée ici sous ma protection, et tu seras bien défendue.

Solange s'était jetée dans ses bras et il l'embrassait avec une chaude émotion dont sa poitrine était gonflée.

—Ah! maudit soit le jour, dit-il avec amertume, où j'ai trop complaisamment accepté ton acte de dévouement et de sacrifice!

Mais Solange lui mettait la main sur la bouche pour le faire taire.

—Je suis heureuse de revenir près de toi, dit-elle en souriant; il me semble que mon chagrin s'évanouit, que mon passé est allégé du poids terrible qui pesait sur lui et que je vais reprendre dans ta maison ma vie de jeune fille.

Hernandès, quand il revint de la rue des Feuillantines où il avait eu, à cause du duel de Georges, une entrevue avec Mme de Someville et les Berlanger, trouva dans Solange installée dans la maison de son père.

André Chédoine était allé chez un de ses amis pour s'entendre avec lui dans le but d'obtenir une invitation de la Lorelly à la fête qu'elle donnait lendemain en son hôtel de la rue du Prony: c'était l'occasion cherchée par Hernandès d'approcher Fernande.

Solange reçut l'ami de son frère comme elle aurait reçu son frère lui-même.

Depuis le jour où elle l'avait rencontré à la table de son père, sa pensée était entrée en elle avec une sympathie puissante, avec une sorte de pressentiment de son cœur qui lui disait que cet homme aurait dans sa vie à elle un rôle souverain.

Elle se sentait gagnée par une confiance absolue en lui.

Aussi lui dit-elle tout de suite, simplement, comme elle l'avait dit à son père, qu'elle avait abandonné l'hôtel de M. de Givres pour n'y pl